

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 14

Artikel: Lo père Pécet
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190343>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Quand Charles IX voulut, en 1564, faire commencer l'année au 1^{er} avril, cette modification fut assez mal accueillie : on continua, par habitude, à donner et à recevoir des étrennes au 1^{er} janvier. Mais au jour fixé pour le nouvel-an (1^{er} avril), on se donnait de fausses étrennes, des étrennes d'atrappe ; et comme au mois d'avril le soleil vient de quitter le signe zodiacal des poissons, on donna à ces simulacres le nom de *poissons d'avril*. »

La vie arrangée.

Sous ce titre, M. Ch. Monselet publie, dans le *Don-Quichotte*, cette charmante causerie, qui peut être considérée comme une sage leçon donnée à tant de personnes qui se plaignent constamment de la position qui leur est faite en ce monde.

« Qui ne s'est surpris quelquefois à s'écrier avec amertume : *« Ah ! si j'avais pu arranger ma vie ! »* »

Un de mes amis, qui a l'habitude de mes découragements passagers, las de m'entendre répéter cette phrase, s'est planté l'autre jour devant moi et m'a dit :

— Eh bien ! voyons, comment l'aurais-tu arrangée, ta vie ?... Tout individu a son idéal ; quel est le tien ?

Je restai un moment sans réponse, et mon ami reprit :

— Commençons par le commencement. Aurais-tu voulu être prince ?

— Jamais, dis-je avec énergie ; fils de prince ! allons donc ! Je tiens trop à mourir dans ma patrie.

— Mais enfin, où aurais-tu voulu naître ?

— Où je suis né. Trouve-moi un plus beau pays que le mien.

Ainsi, dans ton idéal, tu ne déranges rien à ton origine, non plus qu'à ta famille ?

— Rien du tout. Je rends grâce au ciel d'avoir entouré mon berceau d'honnêtes figures et de cœurs affectueux.

— Alors, c'est ta jeunesse que tu voudrais refaire ?

— Non, ma jeunesse me représente les jours les plus heureux de mon existence ; elle a été remplie, elle a été ouverte à toutes les libres aspirations, à tous les beaux enthousiasmes. Je ne voudrais rien en retrancher, pas même ces larmes qu'on répand à vingt ans avec tant de sincérité, et qui ont fait dire à Alfred Musset :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

— Soit, reprit mon ami, d'un ton railleur. Je vois où le bât te blesse. C'est ton âge mûr, ton âge actuel que tu aurais voulu pouvoir arranger à ta guise.

— Précisément !

— Qu'est-ce qui manque donc à ton âge mûr ?

— Ah ! mon cher, une foule de choses ! m'écriai-je.

— Ce n'est pas de la santé, je pense ; tu en as à revendre.

— C'est vrai.

— Des honneurs, peut-être, des dignités ?

— Je n'y tiens pas, non, parole d'honneur !

— Des distractions, alors ?

— Peu !

— Des plaisirs ? Il me semble que sous ce rapport tu n'as pas à te plaindre.

— Aussi je ne me plains pas... Mais passons, passons, murmurai-je modestement.

— Non, ne passons pas... Tu as vécu, mon gail-lard, plus que cinq cents bourgeois pris au hasard... Tu as des relations à tous les étages de la société.

— Au cinquième étage surtout.

— Tu as connu des ministres...

— Avant qu'ils fussent ministres.

— Et des ambassadeurs...

— Lorsqu'ils n'étaient plus ambassadeurs.

— C'est égal, il en reste toujours quelque chose.

— Comme de la calomnie, j'en conviens.

Mon ami, se frappant le front d'un air inspiré : « Je te devine ! dit-il. Libre de refaire ta vie, tu voudrais redevenir garçon. »

— Le ciel m'en garde ! Un vieux célibataire ; connais-tu quelque chose de plus grognon, de plus maniaque.

— Fort bien. Donc, de ce côté-là, tu ne modifierais rien à ton existence. Que demanderais-tu donc à la Providence ?

— Tu le sais bien.

— Dis toujours.

— De l'argent.

— Nous y voilà ! Ame vénale !

— Que veux-tu ? balbutiai-je du ton d'un homme accablé.

— Beaucoup d'argent ?

— Non, beaucoup me gênerait ; beaucoup me couperait l'appétit ; beaucoup m'empêcherait de dormir ; beaucoup me rendrait avare et ambitieux...

— Ainsi, si tu avais pu arranger ta vie, selon ton expression, tu n'aurais pas désiré des goûts plus opulents ?

— Non.

— Eh bien, de tout cela, ajouta mon ami, il faut conclure que s'il t'avait été permis d'arranger ta vie... tu l'aurais arrangée absolument comme celle que le destin s'est donné la peine de te faire.

— Peut-être.

— Eh bien, cesse donc tes ridicules récriminations et continue de vivre comme tu l'as fait jusqu'ici. »

Lo père Pécet.

Lài a dàì dzeins que ne respettont nion, et ni çosse, ni cein : c'est dàì molonéto ; y'ein a dàì z'au-tro que ne font qu'asseimblant de respettà lè z'hommo hiaut pliacci et cliià à quoui dàivont : c'est dàì z'hypocrito ; et pi y'ein a qu'ont dàò respet po tot cein qu'est dè respettà : c'est lè bràvès dzeins, que y'ein a mémameint qu'ein ont mé que n'ein faut po étrè bin élévà. L'est dè cliià sorta qu'est lo père Pécet dont vo vé racontà oquiè tot-ora ; mà déviant, faut que vo diéssò que per tsi no l'est pràò la mouda dè sè razà la demeindze matin, kà on a diéro lo lizi dè cein fèrè tandi la senanna. N'ia què lè dzouveno valets, lè z'amoeiràò, que couennont, que sè ràzont dou iadzo pè senanna, po étrè pe galès, et po ne pas tràò ràpà lè djoutès dè lào grachàossès quand lè

volliont remolà ein alleint frequentà. Et pi lài a onco lo conseiller, lo syndiquo et l'assesseu que tâtont adé d'avai la potta netta po se dâi iadzo lo préfet à bin on conseiller d'Etat allàvè per hazà passà pè lo veladzo. Mâ po lè z'autrès dzeins, que ne sè laissent pas crétrè tota la barba, sè ràclliont la frimousse on iadzo pè senanna; et po cein profitont de la demeindze matin, quand l'ont gouvernâ, ariâ, fè la patoura, trait lo fémé, einvouâ lè rebats su la courtena, fè la litière, étrelhi, et reméssi per dévant la maison. Quand tot cein est fè, l'est lo moment dè sè revoudrè on bocon, et l'est adon qu'on fâ manœuvrâ lo rajão po mettrè bas 'na barba dè 8 dzo et dâi iadzo dè quieinzè.

On deçando né, lè z'homme que portàvont à la fretéri furont tot èbâyî dè lài vairè arrevâ lo père Pécet que vegnâi colâ, qu'étâi dza tot frais razâ. Mâ, se sè desiront, quinna bianna a-te que z'u Pécet dè s'ètrè dza raclliâ lo mor; et ion dè cliiâo z'homme lài fâ :

— Ein l'honneu dè quoui, père Pécet, vo z'ètès vo dza razâ, voâi, deçando ?

— Eh bin, se repont lo père Pécet, c'est que vu allâ dèman matin à la montagne po trovâ mon caïon.

LA FILLE DU COLONEL.

VI

Et, de sa voix fraîche, elle appela de nouveau :

— Michel !

— Ma colonelle ?

Michel revint avec les deux chevaux derrière lui.

— Connais-tu le capitaine Maurel ?

— De la troisième du second ?

— Oui. Quel âge a-t-il, d'abord ?

— C'est un homme de trente-cinq ans, environ.

— Bon officier ?

Michel sourit et garda le silence. Jeanne insista :

— Tu sais, mon vieux Michel, il faut tout me dire, à moi. La consigne est de ne jamais tromper ses chefs. Et puis, je ne t'aimerais plus, si tu ne me dis pas toute la vérité !

A cette seule pensée, le bon Michel frissonna :

— Oh ! mademoiselle... pardon, ma colonelle... je vous dirai tout, puisque vous le voulez. Le capitaine Maurel est un très bon officier; seulement, il est sévère en diable, et dame, quand ça ne va pas, cristi de nom de nom !...

Jeanne sourit :

— Eh bien ! demandâ-t-elle, quand ça ne va pas ?

— Eh bien ! tout en tremble, à tout casser, dans la troisième du second !

Cette naïve expression des sentiments de Michel n'émut pas beaucoup Jeanne, qui fit une dernière question :

— Est-il aimé des hommes ?

— Ah ! pour ça, oui, ma colonelle ; plus il est sévère, plus il l'aime, à la troisième ! On sait bien cela, au régiment. Mais on dit qu'il va partir, le capitaine.

Jeanne frémit, malgré elle :

— Partir ? dit-elle ; pour aller où ?

— Au Tonkin ! On prétend qu'il a fait une demande au ministère.

La belle enfant fit signe à Michel d'approcher son cheval, ferma violemment ses registres, monta en selle, enfonça ses éperons dans le ventre de Folle-Avoine, et s'élança dans un galop furieux à travers la forêt :

— Non, ma parole d'honneur, murmurait-elle dans la

brise qui lui fouettait le visage, il n'y a plus d'hommes !... il n'y a plus que des femmes !

Le capitaine, gardant soigneusement les arrêts qui lui avaient été infligés par le lieutenant-colonel pour un acte d'étourderie involontaire, était assis au coin de son feu, auprès d'une petite table ronde, et lisait la *Vie du prince Eugène de Savoie*, par l'historien Mauvillon.

Il suivait attentivement tous les détails de cette glorieuse campagne de 1716, campagne que Napoléon ne se lassait pas d'admirer et qui fut couronnée, le 5 août, par la bataille de Peterwardein, suivie à bref délai de la prise de Belgrade et de l'écrasement définitif de l'empire ottoman.

De temps en temps, ses yeux quittaient le livre et se portaient sur une grande carte, dépliée sur la table, où se dessinait le cours du Danube inférieur. Du doigt, alors, et d'un trait de crayon, le capitaine marquait la marche du héros.

Quand il eut achevé sa lecture, Maurel recula la petite table et s'approcha de la fenêtre.

Il roula un fauteuil, s'y plongeant, examina un instant les hirondelles, qui, revenues depuis peu, tournaient autour de la cathédrale voisine, dans les derniers rayons du soleil, puis il fit ce qu'il appelait sa demi-heure de « méditation militaire ».

C'était une singulière habitude qu'il avait prise à vingt-deux ans, en entrant à l'armée, qu'il n'avait jamais perdue depuis lors, et qu'il recommandait gaiement à tous ses camarades.

— Pour lutter contre la vie de garnison, disait-il, pour éviter « la rouille » ou « l'engourdissement », fléau des armées qui ne vont en guerre que tous les quarts de siècle ; pour rester jeune, vif, enthousiaste ; pour garder ses illusions, pour être à quarante ans ce qu'on était à vingt, il n'y a qu'un moyen : il faut se rafraîchir tous les jours dans un bain moral !

Et, ce bain, le capitaine le prenait d'une demi-heure, ordinairement le soir, à la chute du jour, aux sons lointains de la musique ou des clairons. Il lâchait alors la bride à ses pensées et passait en revue tout ce que l'état militaire présente de beau, de grand, de noble ! Oh ! toutes les petites misères du métier disparaissaient alors, tous les soucis d'avancement s'effaçaient, et il ne restait plus que l'honneur, la gloire, le devoir ! Bientôt l'image de la patrie lui apparaissait... il la voyait sanglante, déchirée, humiliée depuis nos désastres, et la colère lui montait au front, une bonne, une vaillante colère, qui ne ressemblait pas à la violence inutile, mais qui était comme une poussée de courage, comme une montée de patriotisme, et, dans ces moments-là, il lui arrivait de saisir son épée et de la baiser comme un fou !

Ah ! si on l'avait vu ! qu'auraient dit les camarades, si prompts à railler ?

Mais on ne le voyait pas, et quand, ensuite, il se rendait au mess, il était toujours plus gai, plus vigoureux, plus fort contre les ennuis de la vie.

C'est à ce bain moral, sans doute, qu'il avait dû sa belle carrière d'officier. On le citait tout bas comme un modèle de travailleur. Les envieux disaient qu'il était né chanceux. La « chance des autres » a toujours servi d'excuse aux oisifs. Sous-lieutenant à vingt-deux ans, lieutenant à vingt-huit, nommé capitaine à la suite d'une action d'éclat en Tunisie, décoré de la Légion d'honneur à trente-deux ans, le capitaine Maurel était ce qu'on appelle dans l'armée un « officier d'avenir ». Ajoutons qu'il avait été, deux années de suite, délégué par le ministère de la guerre pour lever la carte de l'Algérie méridionale, et que ses plans avaient été hautement approuvés.

(A suivre).

Ch. SAINT-MARTIN.